

“ La Llorona ” : Franchir le pas entre la réalité et le fantastique

“ *Todos lloraban tu tierra Llorona, tu tierra ensangrentada.* ”

“ Ils pleuraient tous ta terre, Llorona ta terre ensanglantée ”

*Paroles extraites de la musique clôturant le film et
reprenant un chant traditionnel mexicain .*

Non ! “La Llorona” de Jayro Bustamante n’est pas le film d’horreur auquel vous pouvez vous attendre au vu de l’intitulé, référence à une légende mexicaine : une femme qui pleure et qui hante les maisons ! En effet, il réside dans le long métrage l’intention toute particulière d’exposer un massacre : le génocide ayant visé à éliminer les opposants du régime politique au Guatemala.

Le métrage s’inspire donc de l’histoire de l’ex-président, Efraín Ríos Montt, condamné en 2013 pour génocide et crimes contre l’humanité et dont la sentence fut levée deux semaines plus tard.

Une réalité vraie qui fait corps avec des éléments fantastiques : voilà le destin d’Enrique Montt scellé. La sentence est sur le point de sonner. Il est accusé d’avoir orchestré un génocide et sa famille est bien évidemment de son côté malgré les affirmations sanglantes des indigènes : “ ¡ Assassino ! ”.

Mais cette famille, composée de trois générations de femmes, va-t-elle rester impassible jusqu’à la fin ?

A l’extérieur de la villa, une foule de centaines de personnes leur font face. Elle est mise en valeur pas des plans d’ensemble avec une forte profondeur de champ. Ils sont chargés de corps, de visages, de regards vers une seule et unique personne et observables tout au long du film, que ce soit lors du jugement ou des manifestations souvent pacifistes (énonciation de slogans, distributions de tracts, assises...) mais parfois plus virulentes, induisant vitres et vies brisées ou encore, menaces de mort.

C’est au rythme des tambours et des slogans connus de tous comme :

“ ¡ El pueblo unido jamás será vencido ! ” que le film se déroule.

Ce brouhaha général s’oppose aux douces musiques traditionnelles jouées lors des manifestations pacifistes où les manifestants font un acte de présence nocturne.

A l'intérieur, une atmosphère fantastique et horrifique s'installe petit à petit au coeur du foyer et dans l'intime du général. La diversité des plans et des mouvements de caméra nous permet de découvrir l'action progressivement. La première séquence commence, par exemple, par un travelling arrière très lent : nous découvrons d'abord le visage livide de la femme d'Enrique Montt puis ses mains et ses bras ouvertes vers celles de deux autres personnes (le gros plan devient un plan serré épaule) avant de découvrir que c'est une ronde.

Cette scène s'inscrit parfaitement dans la thématique de l'horreur puisque le spectateur y entend des chuchotements de plus en plus intenses, se superposant et rendant l'énonciation de moins en moins audible.

Nous sommes pris au piège par la folie !

Ce sentiment d'emprisonnement se fera sentir jusqu'à la fin du film puisque les personnages se retrouvent dans un huis-clos, condamnés à être confinés dans une réalité fantastique à cause de la réalité extérieure tout en étant protégés par l'armée.

Nous sommes plongés dans le surnaturel grâce à une colorimétrie froide qui illustre l'atmosphère qui nous glace le sang ainsi que par des musiques stridentes aux fréquences aiguës et composées au maximum de trois notes si ce n'est pas une note continue.

Cependant la composante fantastique dominante de ce métrage réside dans le personnage d'Alma, la nouvelle nourrice. Cette dernière a des allures de fantôme et on ne cesse de la penser coupable des événements paranormaux qui ont lieu dans cette villa. Son utilisation de l'eau, symbole de la vie, comme une route empruntée par les forces surnaturelles pour se manifester (les robinets s'allument tous seuls, les chambres sont inondées et la piscine est filmée à plusieurs reprises) les gros plans sur son visage, l'importance de son regard et le fait qu'elle ait perdu deux enfants font d'elle, l'incarnation parfaite du mythe.

L'horreur apparaît dans un crescendo, renforcée par des jeux de hors champ. Nous entendons une action alors qu'à l'écran en apparaît une autre, entendons l'eau couler alors que l'on voit le général endormi et sommes ainsi en alerte jusqu'à la fin.

Et si cette dimension surnaturelle est toujours justifiable par un fait réel : Enrique devient fou et Sara, la petite fille, a une confiance absolue en ce personnage mystérieux, les enfants d'Alma n'hantent pas moins Carmen, la grand mère au visage diaphane. Elle se verra plongée au coeur d'une forêt, loin de son confort, de son matérialisme et de ses idéaux défavorables aux indigènes...

Alors la Llorona existe-t-elle vraiment? Nous sortons de la salle avec une farandole de questions qui s'avéreront probablement sans réponse.